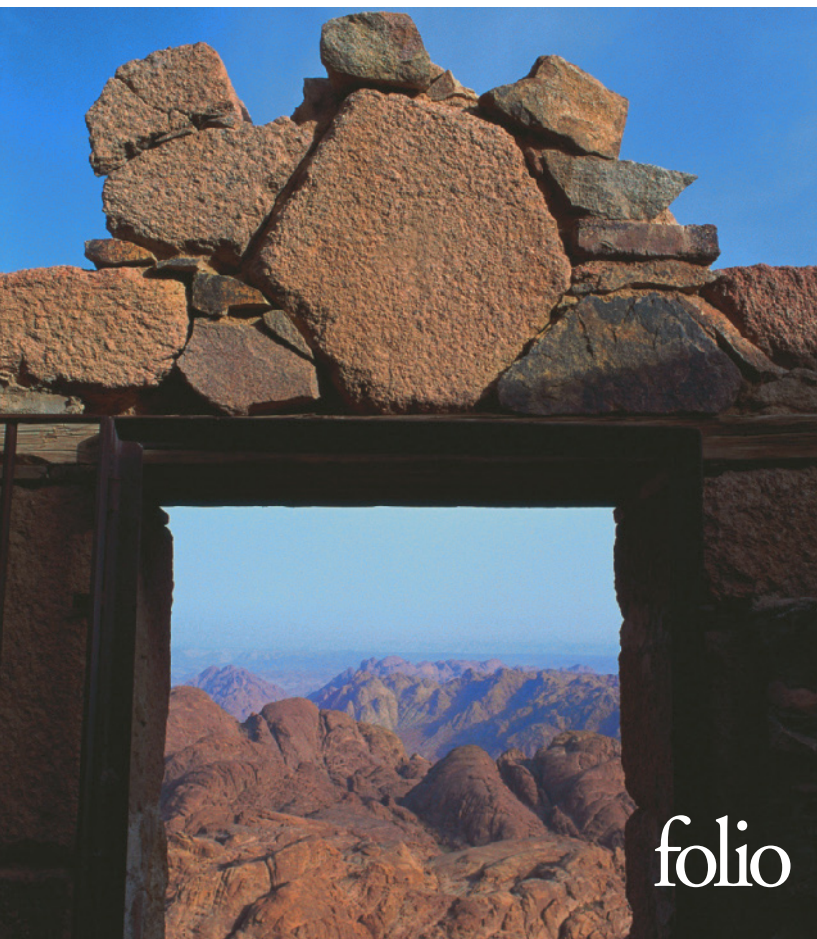


# Erri De Luca

## Et il dit



folio



COLLECTION FOLIO



Erri De Luca

# Et il dit

*Traduit de l'italien  
par Danièle Valin*

Gallimard

*Titre original :*

**E DISSE**

© *Erri De Luca, 2011.*

*Giangiaco­mo Feltrinelli Editore, Milan, pour la première édition.*

*Publié en accord avec Susanna Zevi Agenzia Letteraria, Milan.*

© *Éditions Gallimard, 2012, pour la traduction française.*

Erri De Luca est né à Naples en 1950 et vit aujourd'hui près de Rome. Venu à la littérature « par accident » avec *Pas ici, pas maintenant*, son premier roman mûri à la fin des années quatre-vingt, il est depuis considéré comme l'un des écrivains les plus importants de sa génération, et ses livres sont traduits dans de nombreux pays.

En 2002, il a reçu le prix Femina étranger pour *Montedidio*.





ET IL DIT



Ils le ramassèrent épuisé au bord du campement. Depuis plusieurs jours, ils désespéraient de le voir revenir. Ils s'apprêtaient à démonter les tentes, inutile de le chercher là où lui seul osait aller. Il comptait y arriver en deux jours. Il était entraîné, rapide, le meilleur à monter. Le pied humain est une machine qui veut pousser vers le haut. Chez lui, la vocation s'était spécialisée, elle était remontée de la plante du pied au reste du corps. Il était devenu un grimpeur, unique à son époque. Il lui était même arrivé d'escalader pieds nus.

Il grimpeait léger, son corps répondait tendu et franc à l'invitation des appuis, sa respiration restait comprimée dans ses poumons et détachait des syllabes de souffle en suivant le rythme d'un air dans sa tête. Le vent ébouriffait ses cheveux et libérait ses pensées. Le dernier pas de la montée lui faisait toucher l'extrémité où s'arrête la terre et où commence le ciel. Un sommet atteint est

un bord de frontière entre le fini et l'immense. Là, il arrivait à la distance maximale de son point de départ. Un sommet n'est pas une ligne d'arrivée, c'est un barrage. Là, il faisait l'expérience du vertige qui, en lui, n'était pas un appel du vide vers le bas, mais se pencher sur le vide du haut. Là, sur le sommet, il percevait la divinité qui s'approchait. Là-haut, il s'enveloppait de vent. Un sommet sans choc de masses d'air sur soi est effrayant. Car l'immense retient son souffle.

Il était heureux dans le vent, il l'accueillait, à l'écoute. Il était de ceux qui saisissent une phrase là où les autres n'entendent que du vacarme. Par la gorge tendue d'un lion, dans une rafale, dans une avalanche, dans un coup de tonnerre, il reconnaissait le son d'une voix. Tout en l'écoutant, il la lisait aussi, écrite et couchée. Celui qui voit un fleuve regarde le sens dans lequel il coule, vers où il descend selon le courant. Mais l'avenir d'un fleuve est à sa source. Lui regardait du côté de l'origine du vent. Son nez droit coupait comme une proue le souffle et les nuages.

Il connaissait le vent : quand il se frottait contre le sol pour allumer la mèche de la foudre, quand il venait du sud, sec et assoiffé, pour picoter le nez et donner frénésie aux prophètes. Il connaissait le vent d'est qui apporte la cendre et la poussière des ancêtres. Alors, sur le tour du potier,

l'ultime consistance des vies passées se mêle à l'argile. Il connaissait le vent d'ouest qui recueille l'eau salée en mer et la transforme en eau douce avant de la verser dans les citernes et les puits.

Au milieu des cimes brisées par la foudre, il était heureux d'offrir ses gouttes de sueur au vent, qui les ajoutait au reste des matières premières.

Celui qui va à travers monts est un vagabond. Son métier le lui avait enseigné, du temps où il était serviteur, berger loin des clôtures, dans le champ sans limites des nuits éclairées par le feu des broussailles et où il veillait sur le sommeil des bêtes. Il dormait un peu le jour à l'ombre d'un rocher. Il avait dans les yeux le cal de l'insomnie.

Il voyait plus loin, il flairait et percevait des signes lointains, plus que quiconque. Il voyait où l'eau coulait secrètement sous terre. En lui se concentrait l'énergie du dernier, un résumé d'existences perdues. Il allait seul, n'importe qui d'autre à ses côtés aurait dépareillé sa solitude. Il allait par désir de se détacher du camp, des voix, il montait pour s'éloigner. À ceux qui lui demandaient ce qu'il avait vu, entendu, si par hasard le ciel était plus proche, il répondait non, qu'il était plus vide, sans ailes, sans poussière ni fumée. Et comment était la terre de là-haut? C'était une paume de main grande ouverte. Il ne donnait

guère de satisfaction à ceux qui posaient des questions.

En montant, il rencontrait des arbres, il s'arrêtait près du dernier, celui qui avait pris racine à l'écart des autres, le plus exposé à la foudre. Celui qui s'approche d'un arbre sait qu'il est enlacé par son ombre. En échange, il donne une caresse au tronc.

Il était parti pour la montée un jour à rester à l'abri sous la tente. Le ciel était barré par un amas de nuages, au milieu de la matinée il faisait une lumière d'aube. De la montagne trempée roulaient des pierres. Il partit quand même. Par expérience personnelle, il savait qu'il faisait beau au-dessus des nuages quand ils sont bas. Ils le perdirent de vue à cent mètres du camp à peine.

Quand on grimpe dans une buée de vapeur, on se trouve dans un parfait mélange d'eau et d'air. Il règne un silence de grotte, les pas sont doux même sur la brèche, la respiration est pour moitié une gorgée, la peau échange sa sueur avec l'eau en suspens dans la vapeur. Quand on grimpe dans un nuage, on sent le ciel comme une seconde peau. On n'est pas en plein air, mais dans une tente immense. À l'intérieur du nuage, il se trouvait dans un vestibule qui donnait accès au soleil. En haut, la lumière s'infiltrait en même temps que le vent, jusqu'à la sortie sous le ciel

dégagé. C'est un bonheur de gagner le soleil pas à pas, de se frayer un chemin pour l'atteindre. Le soleil sèche vite le corps et les vêtements.

Au-dessous de lui, la terre était couvée par une calotte blanche. C'est ce qui se passait pendant les jours de la création. Au débouché d'un nuage, il voyait le monde tel qu'il était avant, sans espèce humaine, entre le premier et le cinquième jour. Il revenait du sommet avec la lettre du début à la bouche, le *b* de *bereshit*, au commencement, qu'il balbutiait joyeusement.

Ils le soulevèrent de terre, il pendait comme un corps mort. Son frère le prit dans ses bras, le déposa à l'abri, le lava et força ses lèvres avec une gorgée d'eau. Elles étaient fermées, un sillon labouré et sec. L'eau filtra, suivie d'un hoquet. Quand il respirait, la friction de l'air avait un raclement de rabot. Son frère mouilla ses paupières closes. L'eau fit fondre la poussière que le vent avait posée comme un couvercle. Il remua les yeux en forçant leur fente, la pénombre de la tente aida l'ouverture, ses pupilles étaient deux poussins encore dans l'œuf. C'étaient des yeux qui ne se rappelaient rien. Ses orbites fouillaient tout autour, mettaient au point le visage de son frère, puis redevenaient vides. « Qui suis-je ? » dit-il avec un bruit de gorge, entre le grognement et le miaulement. Son frère réagit par un brusque

recul de la tête. Puis il lui dit son nom, le lieu et l'heure et ce qu'ils faisaient là. Il fit un effort pour écouter, à ce moment la voix humaine était pour lui le bruit d'un détraquement. Il répéta : « Qui suis-je ? »

La légende dit qu'un ange efface le souvenir de ce qu'un nouveau-né a connu dans le ventre de sa mère. Il faut vider son sac avant de naître. Dans le placenta, les enfants connaissent tout le passé, les langues, les aventures, les dangers et les métiers. Leur squelette est devenu poisson, reptile, oiseau avant de s'arrêter à la dernière station. L'effort d'expulsion du corps de la mère sert à oublier. La rupture des eaux ouvre la brèche qui se referme aussitôt derrière, après le plongeon dans le vide. Tel est le monde pour celui qui vient d'un ventre. Le saut dans le sec produit l'annulation de toute la sagesse accumulée dans le sac du placenta. On s'enracine mieux en oubliant d'où l'on vient.

Il regrettait amèrement de ne pas se rappeler ce qu'il avait ressenti au centre du corps d'une mère, entre les os du bassin, les vertèbres, sous le bercement de la respiration et les pas dans l'escalier du battement du cœur. Quelle perte ce passage de crachat à chair humaine, cette remontée des époques du corps, pour arriver au point culminant, au bord du seuil, et tout oublier.



Les sommets escaladés contenaient la centième partie de ce bord où finissait le monde et où commençait le temps. Des sommets, il descendait bredouillant la lettre initiale, le *b* de *bemidbâr*, à l'intérieur du désert.

Au début, il y avait eu un désert, un massacre d'enfants en bas âge, à cause d'une maladie, d'une guerre ou d'autre chose. Lui en avait réchappé, l'énergie des disparus se concentre ainsi dans un reste sauvé. En lui, elle se déchaînait en même temps qu'une tristesse qui poussait au loin. Le désert, les sommets, c'est là que la gaieté refusée à ceux de son âge trouvait espace et défoulement. Il avait reçu une procuration pour vivre à leur place. Escalader, rester dans des bivouacs la nuit à scruter les étoiles, agrippé à une paroi en plein vent, monter à quatre pattes vers le haut : tout faisait partie du jeu de cache-cache de la foule des enfants qui vivaient en lui.

Tu es le seul à le faire, lui soufflaient-ils.

Le dernier, pensait-il, d'une queue qui s'est perdue. Je suis la dernière vertèbre, mue par les vôtres invisibles.

Il ne se souvenait pas, tâtait son corps, ses os saillaient de sa peau vide. Sous la pression de son index, un creux se formait. Il parcourait son squelette de ses doigts pour remonter la piste qui

l'avait conduit à l'épuisement. Son corps se souvenait mieux que sa tête et le grenier de sa mémoire. Combien de temps était-il resté sur la montagne au milieu des tempêtes et des brumes : cinq semaines, ou six moins deux jours, lui dit son frère.

Une barbe rouillée, brûlée par le jaillissement trop proche de la foudre, des yeux qui cherchaient en arrière un point de libération du souvenir : c'était effrayant à voir et son frère se forçait pour rester à ses côtés en se disant que c'était bien lui. Entre-temps, il introduisait dans sa bouche à la petite cuillère de la farine délayée et des grains de raisin sec un par un. Il les mastiquait longuement, sa mâchoire remuait plus de droite à gauche que de haut en bas, comme les herbivores.

Il en avalait un peu, en recrachait un peu. Il progressait, au début il rejetait la nourriture, il la régurgitait.

« Qui suis-je ? » Il avait déjà formulé cette question quelque part. Pas pour son frère, ni en amnésique : il avait dû la poser à quelqu'un, à qui et pourquoi ? Demander à un autre la principale information sur soi-même, titre d'une définition et d'un destin ou bien seulement le nom de son identité. Il répéta « Qui suis-je ? » pour entendre à nouveau la question dans son oreille. Son frère comprit, il ne lui répondit pas.

Il confondait dans son corps la montée et la descente, la maigreur était-elle un sommet atteint ou le fond ?

Le reste du campement attendait pour partir qu'il soit en mesure de tenir debout. Pour lui, c'était se souvenir qui comptait. Il dit à son frère de lui laisser des provisions et de s'en aller. Il ne pouvait se détacher de la montagne sans se souvenir. Il cherchait une initiale autour de lui, même quand il mâchait. « C'est du pain, disait son frère, c'est *léhem*. » Et lui feuilletait mentalement le dictionnaire des mots commençant par *l*, le premier était « *lo* », *làmed à lef*: « non ».

L'eau était *màim*, il la buvait, entre les deux *m* qui ouvraient et fermaient sa bouche, il la retenait entre les deux labiales avant de l'avaler en fouillant dans le répertoire de mots qui commençaient par *mem*, *m*. Arrivé à *man*, manne, il s'arrêta. Cette recherche lui donnait le tournis.

Impossible de se souvenir quand on est épuisé, mais on a des visions fugitives. Il vit entre autres un puissant jet d'eau froide sortir des entrailles d'une montagne. Sans le savoir, il vit le mont Nébo, au sommet duquel il s'étendrait quarante ans plus tard pour mourir. Et à ses pieds, cette eau prendrait pour toujours son nom. Il vit le bord des puits qu'il avait creusés dans les déserts. Il retrouva dans son corps une

amorce de joie pour la naissance d'une source nouvelle, l'enthousiasme d'ajouter une richesse au monde.

En récompense de l'eau nouvelle, il avait eu le sourire d'une femme. Il existe un rapport entre les bonheurs, entre un jaillissement qui s'élargit par terre et la bouche d'une femme qui découvre ses dents et répand le blanc autour d'elle. Une rencontre avait eu lieu à la fontaine, au milieu du piétinement des moutons et des chèvres près de l'abreuvoir. Leurs premiers mots étaient passés sous les gutturales des bêlements. Il l'avait appelée Hironnelle, à cause du blanc d'ailerons de ses yeux et du noir de ses pupilles. Elle avait souri une deuxième fois : accepté et approuvé.

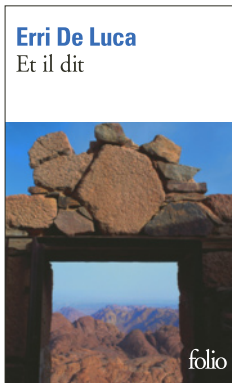
Béni soit celui qui inaugure une source. L'eau courait secrètement sous la peau du sol et il l'entendait en approchant son oreille de la roche. Pendant les nuits à la belle étoile, il s'allongeait dans le sens du courant souterrain. En haut, le ciel étoilé était un plafond qui perdait des fragments de planètes, de comètes, l'univers tombait en miettes sur le bétail, sur lui, dans leurs nez. Il eut la vision des fleuves qu'il avait traversés, des canaux dangereux, des bassins et des marécages à contourner, qui brouillaient l'orientation. Il revit la mer surgir derrière une dune, son calme

*Aux Éditions Verdier*

UNE FOIS, UN JOUR (repris sous le titre PAS ICI, PAS MAINTENANT, « Folio » n° 4716 et sous le titre *NON ORA, NON QUI* / PAS ICI, PAS MAINTENANT, « Folio bilingue » n° 164).

*Aux Éditions Mercure de France*

LES SAINTES DU SCANDALE, 2013.



Et il dit  
Erri De Luca

Cette édition électronique du livre  
*Et il dit* de Erri De Luca  
a été réalisée le 14/10/2013 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(EAN : 9782070453801 – Numéro d'édition : 253150).  
Code Sodis : N55787 – EAN : 9782072491573.  
Numéro d'édition : 253152.